

COURAGE CIVIL. — HONNEUR. — PATRIE. — LIBERTÉ. — PROGRES.
GAITÉ. — SANTÉ. — BIEN-ETRE. — SAVOIR.

LE FANTASQUE

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, Rédacteur.
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année se compose de 26 numéros et se termine en fin de l'année. Au-dessus de 6 lignes, 3 sous la ligne. Chaque insertion au-delà de quatre est accompagnée d'un avis contraire. Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire. PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres. Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit aux lettres et articles d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ont droit contre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres. On déduit moitié aux écrivains, à prendre en ouvrage. Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

La mère en permet la lecture à sa fille.

UNE FOLLE DE PLUS.

—Je le vois, Monsieur, vous me direz la cause de votre tristesse, je saurai du moins si je dois me fâcher de votre préoccupation...

—Mais je te jure, Laurence, que je ne pense qu'à toi...

—Meilleur ! si je pouvais vous croire... Voyons, monsieur, parlez-vous ?

—Et la jeune fille mit un air si gracieusement impérieux, qu'Alfred de Merrille fut obligé de lui serrer ce qu'elle tourmentait.

—Et voilà ce que vous me cachez, reprit-elle avec le ton d'une jeune fille qui a mille autres choses à vous offrir, et vous n'en faites pas la confidence à votre Laurence, votre meilleure amie, à celle qui donnerait sa vie pour vous, si elle était nécessaire à votre bonheur...

—Je t'ai déjà conté tant de sacrifices, dit la jeune femme en pressant sur ses lèvres les blanches mains de la jeune fille... le fruit de ton travail sert depuis si long-temps à ne faire oublier l'avarice de mon...

—Oh ! si tu étais Laurence, ne dirais rien de votre père, n'oublions pas qu'il fut votre premier ami...

—Tu en aurais tout le temps ; nous sommes à jamais l'un. Nous ne nous quitterons jamais... Oh ! j'aime, tu me l'as promis, et quand je serai la femme, tu feras ébrié ; à mon tour que ne te devrais-je point ? car tu m'épouseras, n'est-ce pas ?

—C'est mon vœu le plus cher ; mais tu le sais, ma bien-aimée, mon père, bercé dans des idées aristocratiques, s'opposera toujours à ce que j'épouse une roturière, et je crains bien que sa mort ne soit le seul moyen...

—Oh ! mais-tu ! mais-tu ! qu'une semblable idée ne se mêle jamais à mon rêve de félicité ; cela me porterait malheur... Et la jeune fille, pâle d'émotion, essaya deux larmes qui roulaient sur ses joues.

—Ne juges-tu pas ton père avec trop de sévérité, reprit-elle après un moment de silence, croistu donc qu'il soit impossible de le gagner ?

—Je le crois ; Mon père en quittant tout à fait la société, est devenu égoïste, il n'est plus accessible aux douces émotions ; il m'aime plus dans le monde qu'un vieux tableau qui prétend être l'œuvre de Raphaël, la ballade du chevalier Tristan et son fils, encore ne suis-je pas de ces trois objets celui qui lui préfère.

—La sais-tu, cette ballade, demanda Laurence avec curiosité ?

—Je crois bien ; quand j'étais petit, de lui, je le chantais deux fois par jour... Quinze couplets, ma chère Laurence.

—Chante-les moi.

—Oh ! Laurence, y penses-tu ?

—Je ven prie, je t'embrassai pour la première fois... Et Alfred eût été le ballade du chevalier Tristan... A la fin du troisième couplet, Laurence, qui avait l'air, chantait avec lui... Puis, il fallut que la jeune femme prit le temps de cueillir les quatorze couplets ; enfin, on l'embrassa et il se disposa à se retirer...

—Te venrais-je demain, mon ami ?

—Impossible, il faut que je conduise la vieille baronne d'Orléans à Versailles... Ah ! si tu savais combien le monde m'impose de sacrifices... Mais après-demain de bonne heure, je serai là, auprès de toi ! Adieu !

—Adieu ! aime-moi toujours !

—Tour la vie...

L'élegant jeune homme avait déjà parcouru toute la rue St. Louis, quand Laurence eût la nouvelle longueurs le bruit des pas de celui qui était tout pour elle.

Une mise recherchée eût bientôt remplacé la modeste toilette d'Alfred ; il monte dans un carrosse de place, et comme onze heures sonnent, il entre dans l'un des plus brillants salons de la Chaussée d'Antin.

—J'ai cru que nous ne vous posséderions pas ce soir, lui dit avec un dépit mal caché la charmante maîtresse de la maison ; il est au moins minuit et vous n'avez promis...

—Quand Alfred eût dit à Laurence avec cet accent persuasif qu'il possédait si bien, un ami nullement réclamaient ses soins, et j'ai cru...

—Assez, dit la ravissante veuve en lui indiquant la place qu'elle lui avait réservée auprès d'elle. Vous avez toujours pour vous défendre de si bons arguments... Mais que n'as-tu dit, que nous n'escorter pas ma voiture jusqu'à St. Cloud ? nous ferons demain cette partie sans vous ?

—Je l'ai craint un moment, madame, mais grâce à mon honneur étiole ; j'ai levé toutes les difficultés, et je serai demain dans la foule de vos adorateurs.

Un regard enivrant paya cette promesse... Et le lendemain le prix des reilles de la douce, et confiante Laurence servit à payer les frais d'une cavalcade ; —Huit jours de peine et d'application furent dépensés en une matinée.

—Quand Alfred fût fidèle à sa promesse, se présenta à la modeste demeure de la rue St. Louis, tu portier lui remit une lettre à son adresse ; elle contenait ce peu de mots :

« Je suis obligée de m'absenter pour quelques jours, ne suis pas inquiet, mais, c'est pour notre bonheur ; bientôt, je le rendrai, je l'appréhends, mon retour, et peut-être qu'alors, je n'aurai plus rien à désirer... Tu ne m'oublieras pas, j'aimerais toujours t'en suis sûre, je pars donc, toute à toi.

LAURENCE.

« Le vieux comte de Merrille était en effet peu sociable ; il avait vu le monde de trop près pour l'aimer encore. Original par nature, il s'était réfugié dans un vieux château qu'il possédait en Bourgogne. Là, il ne recevait personne, et trouvait dans la solitude, non pas le bonheur, mais cette tranquillité que Pon chercherait vainement dans la société. » Après avoir fait à son fils une pension honorable, il l'avait laissé libre, si ce n'est sur le choix d'une femme ; il tenait à sa vie vieux

principes. Né d'une ancienne et illustre famille, il lui était presque pardonnable d'avoir conservé des habitudes aristocratiques.

Un jour qu'il s'enquêtait, suit auprès de l'honoré comte de son antique salon, je ne sais que son valet de chambre, vint lui dire qu'un jeune dame insistait pour le voir !

—Une jeune dame !... s'est-elle nommée ?

—Non, monsieur le comte, elle m'a dit qu'elle était étrangère, son nom n'apprendrait rien à Monsieur.

—C'est singulier !... que peut-elle me vouloir ?... Faites entrer, Germain, justement, je ne sais que faire aujourd'hui, cela me distraira.

La dame fut introduite :

Son extérieur gracieux et décent, sa jolie figure, ramifiée chez le vieillard une étincelle de jeunesse.

—Pardonnez-moi, monsieur le comte, lui dit-elle, en cherchant à donner de l'assurance à sa voix, pardonnez-moi si je viens vous importuner, mais c'est dans votre réputation de bonté que j'ai puisé ce courage.

—Que puis-je pour vous, madame, dit le comte dont le cœur semblait se réveiller aux doux accents de la jolie femme.

—Vous avez Mr. le Comte, un portrait de St. Sébastien, peint par Raphael ?

—Oui, madame, par lui-même ; il est si bon.

—C'est précisément ce que l'on m'a dit, reprit-elle. Eh ! bien, monsieur... Oh ! mais vraiment, je crains tant de vous perdre ! mais c'est dans votre réputation de bonté que j'ai puisé ce courage, que je ne sais comment vous présenter ma requête.

—Je vous en supplie, belle dame, ne craignez rien, et si je puis...

—M. le comte, je suis artiste, sans fortune ; mes pinceaux ont toute ma richesse et si vous voulez me permettre de copier...

—Moi St. Sébastien ?

—Écoutez M. le comte...

—Ah ! diable ! fit le vieillard en passant sa main sur sa barbe gris...

—Cette condescendance me rendrait si heureux, reprit la tremblante enfant, en arrêtant sur le vieux comte le plus doux et le plus éloquent de ses regards.

—Et vous viendriez ici pour faire cette copie ?

—Mais, si M. le comte voulait... le permettre !...

—Comment donc ! Etes-vous seule ?

—Absolument seule...

—Alors le comte comte, Germain reçut son ordre, et le soir même, Laurence était installée chez le père d'Alfred.

M. de Merrille, sans chercher à se rendre compte du sentiment qu'il éprouvait, cédait avec honneur au charme qui l'attirait vers Laurence ; elle avait acquis en causant avec Alfred, une connaissance si parfaite du caractère de gentilhomme, qu'elle avait pu facilement saisir toutes les occasions de lui plaire : La ballade du chevalier Tristan avait achevé l'œuvre.

Deux grands mois s'écoulèrent sans qu'il fut permis à Laurence de quitter M. de Merrille elle était devenu nécessaire à son existence ; l'idée de